

Par exemple, c'est fade, fade à retourner le plus ferme cœur...

Héroïquement, j'ai tout avalé. Il ne reste plus sur mon assiette que deux arêtes, deux os courbés en arc qui forment un éperon blanc.

— Encore un petit morceau ? insinue le commandant.

— Merci, merci, « ça me gonfle de trop ! dit Adolphine Kaekebroeck. »

Et, d'un trait, je taries mon verre.

Le boa était passé — comme les timbaliers!...

XXXIX

Le soir, en dégustant le délicieux café des plantations de Kinshassa, nous contons des histoires de serpent — pour bien dormir.

En vieux africains, fertiles en « zwanzes, » mes compagnons cherchent à me terrifier. Mais « je suis appris ». Alors, à mon tour, je demande la parole pour une anecdote véridique et je commence en ces termes :

C'était un garçon charmant, Coquilhat.

Il y a quelques années, j'eus le plaisir de me trouver à côté de lui, à la table d'un grand confrère. Il ne mangeait presque rien, se nourrissait

seulement du fumet des plats et de crèmes à la mousse. « La diète ou la mort » disait-il avec une tristesse souriante.

Le visage pâle, cireux, amenuisé aux pommettes, dénonçait le mal rongeur. Mais les yeux, d'un regard vif et turbulent, donnaient à la physionomie une intensité d'expression extraordinaire.

Coquilhat racontait joliment ses aventures et, tandis qu'il parlait, toujours il souriait — pardessus la souffrance — sans prendre garde aux plis que ça faisait dans ses joues exsangues, car il n'avait pas peur de se chiffonner la figure.

Il se moquait très finement de lui-même et des autres. Mais rien ne l'égayait comme le souvenir de ses terreurs en face des premiers serpents.

Ce soir-là, mieux portant que de coutume, charmé par la grâce affectueuse d'une hôtesse parfaite — car elle n'a pas d'album — il fut très joyeux et plein d'abandon.

Comme on servait le café, je l'interviewai sur les boas. Alors, il nous dit une histoire terrible :

— Les serpents! Ah les bougres! Un soir, ma lampe à la main, j'avais fait comme d'habitude le tour de ma case, éclairant les coins et recoins, le plancher, le plafond, car je craignais qu'un reptile ne fût entré chez moi pendant le jour et ne se proposât d'y passer la nuit. Rassuré, je

m'étais insinué sous ma moustiquaire d'une façon rapide et adroite, afin de n'y pas enfermer avec moi quelques féroces moucheron, et je me laissais doucement aller au sommeil, quand, tout à coup, je sentis comme un frémissement à mes pieds. J'ouvre les yeux. Ma terreur est si forte qu'elle me paralyse un moment.

» C'est un serpent! me dis-je après quelques secondes. Si je bouge, je suis perdu!

» Des gouttes de sueur coulaient dans mes yeux. Je retenais mon haleine. Ah, mais c'est bête de mourir comme ça! D'abord je me propose de rester ainsi, plus immobile qu'un mort, jusqu'au jour. Mais si je tousse? Mais oui, j'allais tousser! Voilà que je sentais de petits picotements dans la gorge!...

» Soudain, je bondis hors de mon lit. Dans l'obscurité — faut-il être stupide! — je ramasse mes draps, je cours vers la porte pour tout lancer au dehors. Mes mains tremblent si fort que le coin d'un linge m'échappe : *plouff!* la bête est tombée sur le sol! Éperdu, je lâche mes couvertures.

» Par bonheur je trouve la porte, je l'ouvre, je me sauve.

» Cinq minutes après, chaussé de grandes bottes, je reviens avec une torche, un bâton, et mes boys. Je m'avance, j'éclaire la chambre.

L'horrible bête était encore là gisant sur une natte. Je la voyais... Elle ne bougeait pas... C'était...

— Un serpent ! nous nous écriâmes.

— Non, dit Coquilhat, les yeux exorbités d'épouvante, non, c'était ma brosse... »

XL

En sortant de n'Gouma, on entre dans une forêt profonde toute drapée par les dentelles de lianes ; sur le sol les racines se tressent, croissent, forment nasses et paniers du plus charmant travail. Mais le sentier en échelle et qui tourne, est fatigant, surtout pour les porteurs chargés de longs fardeaux.

Qu'il fait sombre et froid sous ce feuillage qui déglutine...

Les nègres toussent.

Enfin nous voilà dans la vallée herbue, sur le zila toujours tortueux, mais plane. Au penchant du plateau dont nous sommes descendus, la forêt est invisible, noyée dans son brouillard.

Bientôt le chemin remonte et c'est une rude escalade. Sur la crête de la colline, le panorama ne peut nous dédommager. Rien d'africain dans